

Selon Wittgenstein, « La proposition est une image de la réalité. »

Comment le comprendre ?

Jean-François Devillers

Dans le *Tractatus*, Wittgenstein propose de revoir entièrement notre conception de la proposition et par extension des discours, tout particulièrement ceux de la science. Ce qu'il soutient, c'est que : « La proposition est une image de la réalité. »¹ C'est ce qu'il est convenu d'appeler sa conception tabulaire (comprendre : sous la forme d'un tableau) ou iconique de la proposition. L'enjeu pour lui d'une telle conception est de montrer qu'une bonne partie des problèmes posés par les questions du sens et de la vérité des propositions trouve une solution qui passe par ce qu'elles montrent en tant qu'images et non par ce qu'elles disent en tant que discours. Néanmoins, une telle conception est loin de s'imposer comme une évidence : en quoi en effet peut-on affirmer une chose aussi saugrenue qu'une proposition est une image ? De quoi une proposition peut-elle bien être l'image ? Comment peut-elle l'être ? Les propositions sont-elles des images à la manière des images ordinairement reconnues comme telles ou sont-elles iconiques d'une autre manière ?

Répondre à toutes ces questions exige tout d'abord de comprendre ce qu'au début du *Tractatus*, Wittgenstein dit des images en général. Puis de comprendre comment une telle définition des images en général peut s'appliquer aux propositions. Il s'agira donc d'identifier les aspects de la proposition qui font d'elle une image. Ce faisant, on découvrira que si elle est une image, elle n'est pas un dessin : la proposition est une image dépourvue de figure. On s'apercevra en effet qu'une proposition est iconique en tant qu'elle est logique. Et on découvrira à l'occasion de cette explicitation ce que veut dire : « comprendre une proposition ».

1 . Qu'est-ce qu'une image ?

1 . 1 . L'image est un fait

1 . 2 . L'image montre son sens

1 . 3 . L'image logique

2 . En quel sens une proposition peut-elle être comprise comme une image ?

1 : *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard, 1993, trad. GG Granger. p. 53.

2 . 1 . Une première explicitation : la proposition est un diagramme

2 . 2 . Objections : la proposition n'est pas un dessin

2 . 3 . Le problème : dans la proposition, logique et iconique s'excluent

2 . 4 . La levée d'un obstacle : la proposition ne se réduit pas à sa forme spatiale

2 . 5 . L'intervention d'un troisième terme : la pensée

2 . 5 . 1 . La proposition exprime une pensée sous la forme d'un signe articulé dont la structure est projetable dans un état de choses

2 . 5 . 2 . La proposition est iconique et logique en même temps

2 . 5 . 3 . Le signe propositionnel est une actualisation sensible de l'image logique

2 . 5 . 4 . La proposition est une image sans figuration

3 . En guise de conclusion : qu'est-ce que comprendre une proposition ?

1 . Qu'est-ce qu'une image ?

Wittgenstein définit les images de deux manières différentes : l'une s'attache à indiquer quelle est la constitution ou l'organisation d'une image, l'autre ce qu'est une image fonctionnellement. D'un côté, il indique quelles sont les relations qui, à l'intérieur des images mais aussi entre les images et ce qu'elles représentent, en font des images. De l'autre, Wittgenstein indique quelle fonction remplit spécifiquement une image, c'est ce qu'elle est capable d'accomplir pour celui qui la regarde.

1 . 1 . L'image est un fait

D'un point de vue constitutionnel², une image est ce qu'il appelle un fait, c'est-à-dire un ensemble d'éléments agencés entre eux d'une manière déterminée. En l'occurrence, une image au sens ordinaire du mot se présente bien comme une combinaison ou une

² : D'ordinaire, on se sert plutôt du terme « structurel » par opposition à fonctionnel au lieu des termes « constitutionnel » ou « organisationnel ». Mais comme Wittgenstein emploie lui-même le terme de structure pour définir les images, il a été nécessaire de ne pas adopter ce mot pour désigner une des deux approches, afin de prévenir toute confusion.

composition d'éléments plastiques : lignes, couleurs et surfaces plus ou moins différenciées. Puisque tous les faits ne sont pas des images, une combinaison ne peut valoir comme image qui si elle répond à deux conditions. Il faut d'une part que les éléments qui la composent correspondent à ceux d'un autre fait, terme à terme : « 2.13 - Aux objets correspondent, dans l'image, les éléments de celle-ci. 2.131 - Les éléments de l'image sont les représentants des objets dans celle-ci. »³. Il faut d'autre part que l'agencement ou la structure du premier fait se retrouve dans le deuxième : « 2.15 - Que les éléments de l'image soient entre eux dans un rapport déterminé présente ceci : que les choses sont entre elles dans ce rapport. »⁴. Cet agencement d'éléments, agencement qui se retrouve à la fois dans l'image et dans ce qu'elle représente, c'est ce que Wittgenstein nomme la *structure* de l'image : « Cette interdépendance des éléments de l'image, nommons-la sa structure »⁵ A ce titre, « 2.12 - L'image est un modèle de la réalité. »⁶. Une image ne reproduit pas ce qu'elle figure en totalité, elle est la réplique de la structure ou de l'agencement d'éléments qu'on trouve dans un *état de choses*. Wittgenstein distingue en effet d'un côté les faits et de l'autre les états de choses. Ces derniers sont des faits possibles, c'est-à-dire des combinaisons d'éléments qui pourraient être réalisées, mais dont on ne sait pas si elles le sont réellement. Une image est donc un fait (puisque'elle est un agencement réel d'éléments plastiques) qui représente un état de choses, c'est-à-dire un fait dont l'existence est possible, mais non avérée. En d'autres termes, l'image est *isomorphe* à ce qu'elle représente puisque, moyennant une convention qui assure la correspondance entre leurs éléments constitutifs, l'image et l'état de choses possèdent la même structure.

Cependant, pour qu'une image puisse présenter cette identité de structure entre elle et l'état de choses qu'elle représente, il est nécessaire que l'image et l'état de choses partagent une forme commune, forme où prennent place les éléments qui composent aussi bien l'image que l'état de chose qu'elle représente.

« 2.151 - La forme de représentation est la possibilité que les choses soient entre elles dans le même rapport que les éléments de l'image. »⁷,

« 2.16 Pour être une image, le fait doit avoir quelque chose en commun avec ce

3 : *Ibid*, p. 38.

4 : *Ibid*.

5 : *Ibid*.

6 : *Ibid*.

7 : *Ibid*.

qu'il représente.

2.161 - Dans l'image et dans le représenté quelque chose doit se retrouver identiquement, pour que l'une soit proprement l'image de l'autre.

2.17 - Ce que l'image doit avoir en commun avec la réalité pour la représenter à sa manière - correctement ou incorrectement - c'est sa forme de représentation. »⁸

C'est une forme commune qui est la condition de l'isomorphisme, de la possibilité d'une superposition entre les deux structures, celle de l'image et celle de l'état de choses. Mais il ne s'agit que d'une possibilité de superposition : l'agencement ou la structure des éléments de l'image peut être correct ou non, il n'est qu'un agencement possible dont la réalité ne peut être établie par l'image, mais seulement par une comparaison de l'image avec le fait qu'elle est supposée représenter : « 2.223 - Pour reconnaître si l'image est vraie ou fausse, nous devons la comparer avec la réalité. »⁹.

Ainsi pour reprendre l'exemple de l'anecdote qui, dit-on, aurait inspiré à Wittgenstein cette conception de l'image, des véhicules miniatures et des poupées peuvent-elles servir à représenter un accident de la route si et dans la mesure où 1) ces objets correspondent chacun par convention à une des personnes et à un des véhicules impliqués dans l'accident réel, 2) l'agencement spatial de ces éléments les uns par rapport aux autres reproduit celui de l'accident, 3) les objets qui servent à figurer l'accident ainsi que les personnes et les véhicules qui y ont réellement pris part sont tous des entités physiques, capables de mouvements, ne pouvant pas se trouver à deux endroits en même temps et ne pouvant pas non plus occuper simultanément l'emplacement d'une autre... Autant de caractéristiques qui tiennent à la commune spatialité de toutes ces entités, spatialité qui est donc la forme de la représentation de l'image autant que celle de l'état de choses que l'image figure. En dehors de cette forme spatiale, l'image ne peut rien représenter de cet accident, précisément parce qu'elle ne peut représenter que ce qui entre dans sa forme de représentation. Par exemple, elle ne peut figurer aucunement les bruits de l'accident, aucunement la douleur des victimes, ni d'aucune manière les pensées des acteurs et témoins...

1 . 2 . L'image montre son sens

8 : *Ibid*, p.39.

9 : *Ibid*, p. 40.

Pour caractériser les images, Wittgenstein n'indique pas seulement comment elles sont constituées et comment leur constitution correspond à ce qu'elles représentent, il écrit aussi : « 2.221 - Ce que l'image figure est son sens. »¹⁰ Ce propos ne concerne pas l'organisation de l'image, mais concerne sa fonction, c'est-à-dire de ce qu'elle accomplit en tant qu'image. D'ordinaire, de ce point de vue, on dit qu'une image représente ou figure quelque chose : une personne, un objet, un fait... Au lieu de cela Wittgenstein dit qu'une image figure son sens ou qu'elle montre son sens. Ce n'est pas qu'il nie qu'une image montre ou fait voir quelque chose à quelqu'un, mais ce qu'elle montre selon lui ce ne sont pas des choses ou des faits, mais un sens, leur sens. Pourquoi ? Comme on l'a vu, pour avoir la valeur d'une image, un agencement d'éléments doit avoir une structure identique à celle d'un fait possible. Mais justement, il se peut que cet agencement ne corresponde pas à un fait avéré, mais à un état de choses qui n'a pas eu lieu. Cependant, qu'une image représente quelque chose qui n'existe pas, cela ne l'empêche pas de le montrer et donc d'être une image. Dans ces conditions, ce que montre une image est un état de choses qui soit existe tel qu'il est montré, soit n'existe pas ou pas tel qu'il est montré. Soit l'image montre les fait comme ils sont, soit des faits qui n'existent pas (mais qui sont certes possibles). C'est pour cela que Wittgenstein parle du sens de l'image : elle montre non un fait réel, mais un fait qui est sensé pouvoir se produire. En d'autres termes, une image montre son sens dès lors qu'elle a une valeur de vérité, c'est-à-dire qu'elle est soit vraie, soit fausse, à l'exclusion de toute autre possibilité. « 2.222 – C'est dans l'accord ou le désaccord de son sens avec la réalité que consiste sa vérité ou sa fausseté »¹¹. A partir du moment où une image montre quelque chose qui existe (un fait) ou qui n'existant pas pourrait cependant exister (un état de choses, c'est-à-dire un fait possible qui en l'occurrence n'est qu'une possibilité non actualisée), elle a un sens. Il faut et il suffit qu'une image possède une valeur de vérité (le vrai ou le faux) pour qu'elle soit une image.

En somme, fonctionnellement, une image ne dit rien, elle montre. Elle ne montre pas les choses ou les faits qu'elle représente, elle montre un sens : une situation qu'on peut comparer à la réalité pour s'assurer qu'elle existe. Pour Wittgenstein, regarder une image, ce n'est pas voir ce qu'elle est comme fait (comme objet matériel doté d'une organisation interne de ses éléments constitutifs), ce n'est pas non plus voir à travers elle un fait réel qu'elle représenterait, regarder une image, c'est voir dans l'image un fait qui

10 : *Ibid.*

11 : *Ibid.*

pourrait exister indépendamment d'elle tel qu'elle le montre, sans cependant pouvoir saisir autre chose que cette *possibilité*. Si Wittgenstein appelle cela son *sens*, c'est parce que ce qu'elle montre n'est pas la réalité elle-même, mais le mot sens ne renvoie pas pour autant à une sorte de signifié purement abstrait. Le sens, c'est une configuration possible de la réalité, et, à ce titre, une configuration *sensée*, quelle que soit sa valeur de vérité (qu'elle soit connue ou non par ailleurs). Fonctionnellement une image donne à voir son sens, mais elle ne permet pas de savoir ce qui est réellement arrivé. « 2.224 – À partir de la seule image, on ne peut reconnaître si elle est vraie ou fausse. »¹²

Lorsqu'il entreprend de caractériser les images, Wittgenstein adopte donc deux points de vue différents, l'un est nettement organisationnel tandis que l'autre est fonctionnel. Cependant, ces deux points de vue ne donnent pas lieu à deux définitions distinctes, ils se répondent et se complètent pour ne former qu'une seule définition.¹³ En effet, les images ne pourraient pas montrer leur sens si elles n'avaient pas une forme commune avec ce qu'elles représentent : c'est cette forme commune qui garantit que l'agencement ou la structure qu'elle contient a un sens ou, ce qui revient au même, une valeur de vérité. Car, tous les agencements que cette forme autorise du côté de l'image ont leur pendant dans la réalité, du moins en tant qu'agencements possibles, puisque la réalité partage nécessairement cette forme. Le sens des images dépend étroitement de la forme commune aux images et à ce qu'elles montrent. Une image ne peut pas figurer un état de chose étranger par sa nature à cette forme commune, mais surtout elle ne peut pas figurer un état de choses qui serait en infraction avec cette forme. La forme spatiale ne peut pas représenter un bruit, mais elle peut encore moins représenter deux objets solides dans un même emplacement de l'espace.

A ce stade, bien qu'on pourrait s'interroger sur la pertinence de cette définition relativement aux images ordinaires que sont par exemple les peintures, les photographies, les plans routiers ou les schémas de montage de meuble¹⁴, il semble qu'on pourrait bien plutôt, puisque tel est notre objectif, commencer à se demander en quoi une proposition est-elle une image. Sauf que ce serait oublier que dans sa présentation de l'image,

12 : *Ibid.* p. 40

13 : On pourrait toutefois se demander, une fois admis qu'il n'existe pas plus d'image en soi, c'est-à-dire sans récepteur, que d'image seulement pour un récepteur, c'est-à-dire sans isomorphisme entre la structure de l'image et celle d'un état de choses, s'il n'y aurait pas lieu d'accorder une priorité à l'isomorphisme sur la monstration ou, à l'inverse, aux conditions cognitives de l'iconisation de l'image sur son isomorphisme.

14 : Hans-Johann Glock par exemple, dans son *Dictionnaire Wittgenstein*, la juge très faible.

Wittgenstein ne s'en tient pas là. Précisément parce que les images ordinaires n'ont pas le monopole de l'iconicité, précisément parce que c'est l'iconicité des propositions qu'il entend établir, il introduit dès le début du *Tractatus*, des considérations sur les images qui bien qu'elles s'appliquent aux images ordinaires préparent manifestement l'introduction de l'idée que les propositions sont des images. En effet, Wittgenstein en plus d'images ordinaires parle également d'images *logiques* qui présentent des situations dans un espace qualifié de *logique* et qui possèdent la forme *logique*.

1.3. Les images logiques

A leur sujet, on peut lire :

« 2.11 - L'image présente la situation dans l'espace logique, la subsistance et la non-subsistance des états de choses. »¹⁵

« 2.18 - Ce que toute image, quelle qu'en soit la forme, doit avoir en commun avec la réalité pour pouvoir proprement la représenter - correctement ou non - c'est la forme logique, c'est-à-dire la forme de la réalité.

2.181 - Si la forme de représentation est la forme logique, l'image est appelée image logique.

2.182 - Toute image est en même temps image logique. (Au contraire, toute image n'est pas spatiale.)

2.19 - L'image logique peut représenter le monde.

2.2 - L'image a en commun avec le représenté la forme logique de représentation. »¹⁶

« 2.202 - L'image figure une situation possible dans l'espace logique. »¹⁷

Manifestement pour Wittgenstein, certaines images, celles qu'il qualifie de logiques, ne sont pas ou pas seulement des images au sens ordinaire du terme. Inversement, toutes les images ordinaires ne sont pas seulement des images ordinaires, elles sont aussi des images logiques. Le caractère ou la nature d'une image tient à sa forme : une

15 : *Ibid*, p. 38.

16 : *Ibid*, p. 39.

17 : *Ibid*, p. 40.

image spatiale a une forme de représentation ou de figuration qui est l'espace, ce qui la rend apte à figurer des états de choses spatiaux. « 2.171 - L'image peut représenter toute réalité dont elle a la forme. L'image spatiale tout ce qui est spatial, l'image en couleurs tout ce qui est coloré, etc. »¹⁸ Par conséquent, parler d'images logiques, c'est parler d'images dont la forme de représentation est la forme logique, que cette forme soit seule ou associée à une autre forme de représentation. Ce qui distingue la forme logique des autres formes de représentation, c'est qu'elle n'est pas limitée quant à l'étendue de ses capacités figuratives : si la forme spatiale ne peut représenter que des situations spatiales, la forme logique peut représenter toute la réalité puisqu'elle est, selon Wittgenstein, la forme même de la réalité ou l'espace logique. Ce qui veut dire que toutes les images qui ne sont *pas que* des images logiques, celles qui en plus de la forme logique comportent une forme de représentation d'une autre nature, ont une capacité de représentation entravée par cette forme de figuration qui n'est pas logique. De tout cela, on peut conclure que les images logiques présentent des structures ou des agencements d'entités qu'on retrouve à l'identique dans toutes les situations (réelles ou non) qui ont la forme logique en commun avec elles. Et comme la forme logique est d'après Wittgenstein la forme de la réalité dans son ensemble, les images logiques peuvent nécessairement représenter toutes les situations possibles, celles qui existent (ou subsistent) comme celles qui n'existent pas (mais qui pourraient exister).

A ce stade, on a seulement compris comment s'agencent entre elles toutes les notions dont il est question (image logique, forme de représentation, forme logique, espace logique, réalité...), mais qu'il nous manque encore la clé de la compréhension de tout cela. La notion de forme logique pourrait nous la fournir. Cette notion est centrale dans le *Tractatus*, mais elle est également une des plus difficiles à cerner. Il serait bien téméraire de prétendre pouvoir en donner une définition satisfaisante. Cependant, à partir de la distinction entre forme de figuration et forme logique, on peut espérer la caractériser suffisamment pour nous éclairer.

Il est patent qu'une image est limitée quant à ses capacités représentationnelles par sa forme de représentation : une image ne peut représenter quoi que ce soit qui n'entre pas dans sa forme, qui n'est pas du genre de cette forme. Réciproquement, une forme de représentation qui ne connaîtrait pas de limitation, qui potentiellement pourrait tout représenter, c'est-à-dire figurer toutes les situations possibles (c'est-à-dire celles qui pourraient se produire à l'exclusion de toutes celles qui ne le pourraient pas), une telle

18 : *Ibid*, p. 39.

forme pourrait être comprise comme la forme de la réalité. En conséquence, un genre d'images qui pourrait représenter tous les états de choses aura nécessairement la forme de tous les états de choses et donc de la réalité. Mais pourquoi faudrait-il, comme le fait Wittgenstein, appeler cette forme de la réalité, la forme *logique* ? Faut-il comprendre que la réalité serait logique ? Cela n'aurait guère de sens. En revanche, on peut comprendre qu'une forme de représentation qui n'est pas limitée quant à sa capacité à représenter toutes les situations possibles doive cette illimitation à cela qu'elle se rapporte à toutes les situations possibles d'une manière qui est indifférente à l'extrême diversité des formes de la réalité, pour ne retenir d'elle que ce que toutes les situations possibles ont en commun et qui puisse également être commun à une représentation. Or, manifestement, la seule chose qui présente cette propriété, c'est la structure ou l'agencement des états de choses abstraction faite des entités qui s'y trouvent et de leur forme spécifique. Ce que tous les états de choses, tous les faits, toutes les situations partagent, c'est précisément et par définition d'être des combinaisons de choses, d'entités diverses liées entre elles par des relations déterminées. Or, une structure, un agencement, une composition quelconque, abstraction faite des entités qui s'y trouvent et de leur forme, sont des ensembles relationnels qu'on peut représenter sous une forme *logique* : en tant qu'ensemble de relations déterminées entre des entités, il est possible d'en construire une représentation selon les règles et l'esprit de la logique formelle qui a vu le jour avec Frege, Russell et Whitehead. Si la logique formelle peut jouer le rôle de condition générale d'une représentation capable de décrire toutes les situations prises sous le rapport de leurs structures relationnelles, indépendamment de la nature des entités qu'elles contiennent, alors la forme commune aux représentations et à la réalité est bien la forme logique. Voilà comment on peut comprendre que la forme logique est la forme de la réalité et en même temps la forme qu'on trouve dans toutes les images, soit en tant que seule forme de la représentation (cas des images logiques), soit en association avec une autre forme qui en restreint alors la portée représentationnelle (cas des images ordinaires).

En d'autres termes, dire que la forme logique est la forme de la réalité, cela signifie simplement que dès lors qu'une représentation quelconque de la réalité est bien une représentation (au moins d'un état de choses, et pourquoi pas d'un fait), elle en partage la forme. Or, si elle reste une représentation de ce qu'elle représente, une fois réduite à une structure logique, c'est que la réalité possède une forme où peut prendre place une structure logique, forme qui ne peut pas être appelée autrement que la forme logique. Si quand on représente une réalité quelconque d'une manière quelconque (iconique ou

même discursive comme on va bientôt le voir), on est bien en train de représenter quelque chose et non pas rien ou quelque chose d'impossible, alors il est nécessaire que la forme générale dont on se sert pour produire des représentations se retrouve dans la réalité même, sans quoi la représentation ne représenterait rien. Pour que les structures contenues dans la représentation se retrouvent à l'identique dans la réalité, il faut bien qu'elles (réalité et représentation) partagent une forme commune sans laquelle leurs structures respectives ne pourraient pas coïncider. Si, du côté des représentations, les structures et la forme sont logiques, il convient de qualifier de *logique* la condition formelle générale des images. En d'autres termes, la forme logique est ce qui reste des représentations et de la réalité, une fois qu'on a retiré aux premières leurs éventuelles formes de figuration autres que logique et à la seconde tout ce qui tombe sous le coup de ces mêmes formes. Car ce qui reste, ce sont des structures logiques qui représentent par isomorphisme des structures possibles, c'est-à-dire tout ce qu'on ne peut représenter que par et dans une forme logique commune... Voilà comment on peut interpréter les notions d'images logiques et de forme logique ou d'espace logique comme forme de la réalité.¹⁹

Or si tant est que cette explicitation de la notion d'image logique est valable, il faut admettre que tout ce que cette notion d'image logique dénote, ce sont les *propositions*, en tant qu'elles peuvent être analysées et exprimées selon les usages de la logique formelle. S'il est bien ainsi, cela nous ramène directement à l'enjeu de cette explicitation de la notion d'image en général, à savoir comprendre précisément pourquoi Wittgenstein affirme qu'une proposition est une image de la réalité, c'est-à-dire, comme on l'aura compris, en quoi une image *logique* est-elle une *image* ?

2 . En quel sens une proposition peut-elle être comprise comme une image ?

19 : On peut ajouter que l'idée de forme logique en tant que condition du sens et du vrai est valable qu'on la prenne au sens le plus étroitement objectiviste (la réalité possède réellement cette forme), transcendantale (on ne peut se rapporter à la réalité que sous le rapport d'une telle forme, qui ne se trouve pas en elle, mais en nous en tant que condition *a priori* et universelle de toute représentation) ou grammaticale / constructiviste (la forme logique est une forme faite de règles arbitraires sous le rapport de laquelle nous construisons la réalité et avec elle, les conditions du sens et du vrai, étant entendu qu'il n'existe pas qu'une seule forme, une seule grammaire, un seul mode de construction du réel, mais qu'il peut en exister plusieurs, aussi contingentes que sont nécessaires les constructions qu'elles déterminent par leurs règles propres). En allant plus loin, on peut dire qu'aucune philosophie de la connaissance ne peut nier cette idée d'une communauté entre représentation et réalité. Il n'y a guère qu'un empirisme radical qui le nierait, mais précisément, un tel empirisme ne peut éviter d'être sceptique, c'est-à-dire réservé sur la possibilité même de connaître quoi que ce soit. Dès lors qu'on n'est pas sceptique, on affirme l'existence d'une forme commune et tout ce qui peut se discuter ne peut porter que sur la nature et la portée de ce « commun ». Ce qui veut dire que sous des dehors étranges, Wittgenstein souscrit à une position nécessairement très partagée.

En affirmant que les propositions sont des images, Wittgenstein met en demeure le lecteur qui lui suppose de bonnes raisons d'affirmer une idée aussi peu évidente, de trouver un sens à cette affirmation, c'est-à-dire de trouver sous quel rapport ou par quels aspects une assertion, un jugement peuvent être conçus comme des images. En quoi par exemple : « Roméo aime Juliette » ou « La terre tourne autour du soleil » peuvent être des images ? Comment faut-il appréhender les propositions pour qu'elles soient des images ?

Nous avons vu que Wittgenstein caractérise les images sous deux points de vue, organisationnel et fonctionnel : les images sont isomorphes à ce qu'elles représentent et elles montrent leur sens. Or, précisément, Wittgenstein rapproche d'abord les propositions des images par ce dernier aspect : selon lui, les propositions montrent leur sens.

A propos des images, comme on l'a déjà vu, il écrit :

« 2.221 - Ce que l'image figure est son sens.

2.222 - C'est dans l'accord ou le désaccord de son sens avec la réalité que consiste sa vérité ou sa fausseté. »²⁰

Et à propos des propositions, il écrit :

« 4.021 - La proposition est une image de la réalité. Car je connais par elle la situation qu'elle présente, quand je comprends la proposition. Et je comprends la proposition sans que son sens m'ait été expliqué.

4.022 - La proposition *montre* son sens.

La proposition *montre* ce qu'il en est des états de choses quand elle est vraie. Et elle *dit qu'il* en est ainsi. »²¹

Images et propositions montrent leur sens, c'est-à-dire possèdent une valeur de vérité. Ou plutôt : les propositions sont des images de la réalité parce qu'elles montrent leur sens, comme n'importe quelle image qui n'est pas une proposition. Il ne s'agit pas en effet pour Wittgenstein de simplement comparer les propositions et les images pour faire remarquer un point commun (montrer leur sens), mais de dire que les propositions sont des images parce qu'elles accomplissent la même chose que les images ordinaires :

20 : *Ibid*, p. 40.

21 : *Ibid*, p. 53.

montrer un état de choses, et, dans le cas où elles sont vraies, un fait. Toutefois, deux choses semblent distinguer les propositions des images ordinaires : d'une part les premières ne sont pas que montrer leur sens, elles disent que ce sens est vrai (elles assertent) et, d'autre part, voir ce qu'une proposition montre, cela s'appelle la *comprendre*. C'est donc en tant qu'elle se comprend qu'une proposition est fonctionnellement une image. Cette idée est moins étonnante qu'elle en a l'air : sans même convoquer une définition très élaborée des images ordinaires et des propositions, on peut reconnaître que les unes comme les autres sont comprises quand on parvient à voir ce qu'elles montrent. Pourquoi ? Parce que les comprendre, c'est justement leur reconnaître une valeur de vérité, les saisir comme pouvant être vraies ou fausses et nécessairement soit vraies, soit fausses.²² Réciproquement, ne pas comprendre une image ou une proposition, c'est ne pas voir de quoi elle est la représentation, c'est-à-dire être dans l'incapacité de lui attribuer une valeur de vérité. L'incompréhensible est en-deçà du vrai et du faux. Si donc on définit l'iconicité fonctionnelle en général comme la capacité à montrer un sens, ne faut-il pas en toute nécessité affirmer que les propositions sont des images ? Seulement, on ne peut s'en tenir au constat qu'une proposition nous montre son sens pour être en quitte avec l'explicitation de l'idée selon laquelle les propositions sont des images de la réalité. Bien au contraire, ce qu'il s'agit d'explicitier, c'est justement en quoi comprendre ce que dit une proposition, c'est voir ce qu'elle montre. Ce qu'il s'agit d'explicitier, c'est justement qu'on puisse identifier le fait de comprendre une proposition avec le fait de regarder une image ordinaire et/ou qu'on fasse d'une proposition une image par l'acte même de la comprendre.²³

Or il n'y a pas d'autre moyen d'y parvenir que de se demander si et dans quelle mesure les propositions sont des images de la réalité non pas seulement fonctionnellement, mais par leur constitution puisque les images se définissent aussi bien par le fait qu'elles montrent leur sens que par leur organisation. Pour que la proposition soit tout à fait une image, il est nécessaire qu'elle soit une structure ou un agencement d'entités qui reproduise la structure d'une situation possible moyennant des conventions

22 : Bien que toujours souvent trompeur, le recours aux expressions du langage ordinaire est en l'occurrence singulièrement éclairant : ne dit-on pas lorsqu'on *comprend* une phrase qu'on *voit* ce qu'elle veut dire ?

23 : C'est typiquement ce qui se passe lorsqu'on tente d'entrer dans une pensée qui bouleverse les catégories en usage : il arrive toujours un moment, tel que celui-ci, où on ne peut plus progresser que par un saut dans la mesure où rien de ce qui est connu ou tenu pour tel ne peut nous faire comprendre ce que pense cette pensée. Il n'y a pas d'autres moyens de la comprendre que de changer de régime de pensée en admettant que les notions qu'elle emploie s'entre-définissent et rompent alors avec les anciennes définitions. Tout ce qu'on espère d'un tel saut, c'est qu'on pense mieux qu'avant ce qui est à penser. Tel est le pari.

qui font se correspondre les entités de la proposition avec celles de l'état de choses et moyennant surtout une forme commune à la proposition et à l'état de choses qui rende possible la superposition des structures et des entités.

2 . 1 . Une première explicitation : la proposition est un diagramme

On peut affirmer qu'une proposition est une image de la réalité par son organisation interne et ses rapports avec la réalité en comprenant la formule selon laquelle « La proposition est l'image de la réalité » pour ainsi dire *littéralement*, en procédant à une transposition du modèle fourni par les images ordinaires dans les propositions. Cette interprétation peut d'ailleurs s'appuyer sur des indications que Wittgenstein a lui-même apportées à trois reprises.

« 3.1431 - L'essence du signe propositionnel devient très claire lorsque nous nous le figurons comme composé d'objets spatiaux (tels des tables, des chaises, des livres) au lieu de signes d'écriture. La position spatiale respective de ces choses exprime alors le sens de la proposition. »²⁴

« 4.011 - À première vue, la proposition - telle qu'elle est imprimée sur le papier, par exemple - ne paraît pas être une image de la réalité dont elle traite. Mais la notation musicale, à première vue, ne paraît pas être non plus une image de la musique, ni nos signes phonétiques (les lettres) une image des sons de notre langue. Et pourtant ces symbolismes se révèlent bien comme étant, même au sens usuel du mot, des images de ce qu'ils présentent.

4.012 - Il est patent que nous percevons une proposition de la forme « aRb » comme une image. Il est patent qu'ici le signe est une métaphore du dénoté. »²⁵

« 4.016 - Pour comprendre l'essence de la proposition, pensons aux hiéroglyphes qui représentent les faits qu'ils décrivent. À partir d'eux, a été créée l'écriture alphabétique, sans que soit perdu l'essentiel de la représentation. »²⁶

Dire que la proposition est une image, cela semble bien vouloir dire qu'une

24 : *Ibid*, p. 42.

25 : *Ibid*, p. 51 et suiv.

26 : *Ibid*, p. 52.

proposition écrite est littéralement iconique : elle le serait *graphiquement* par les positions spatiales relatives des signes scripturaux qu'elle contient. Mais on ne peut parler d'images que là où des structures inscrites dans une forme de figuration répliquent celles d'états de choses et où conjointement les éléments qui les composent correspondent par des conventions aux entités de ces états de faits. Qu'en est-il des propositions ? On pourrait envisager que les propositions soient des images en ce sens qu'il y aurait une correspondance entre les propositions prises graphiquement et la réalité grâce à un isomorphisme entre leurs structures et par convention entre leurs éléments respectifs. Mais comment l'admettre sans un rétrécissement du champ de la représentativité des propositions aux seuls faits spatiaux ? Or les propositions sont évidemment capables de porter sur toute sorte de faits non spatiaux. La question qui se pose est donc : comment les propositions peuvent-elles être des images spatiales tout en représentant des états de choses qui ne le sont pas ? C'est précisément à cette question que répond l'analyse de la proposition comme image faite par Jacques Bouveresse dans *Essais III*, « *Le tableau me dit soi-même...* ». ²⁷ « Ce serait évidemment une erreur de croire que les faits spatiaux, temporels, colorés, sonores, etc. (...) ne peuvent être représentés que par des images « ressemblantes », si l'on entend par là des images respectivement spatiales, temporelles, colorées, sonores, etc. L'écriture (au sens large) permet apparemment de représenter tous les faits possibles à l'aide de la seule forme spatiale bidimensionnelle de la reproduction. » ²⁸ Soit, mais comment ? D'après Bouveresse, la proposition est une image spatiale capable de représenter des états de choses qui ne le sont pas parce que selon lui l'espace logique ou la forme logique (qui est celle de la réalité) est d'ordre géométrique et parce que les propositions sont obtenues par une projection géométrique fondée sur la perspective. Si d'une part l'espace logique (où se trouve les états de choses) est réductible à des propriétés géométriques et si d'autre part les propositions sont des structures essentiellement spatiales, il est possible de projeter les structures à la fois logiques et donc géométriques des états de choses dans les agencements scripturaux et graphiques des propositions (et réciproquement). Il en tire l'idée que « l'iconicité dont il est question dans le *Tractatus* est entièrement réductible à ce que l'on pourrait appeler, en utilisant le langage de Peirce, la *diagrammaticité*. » ²⁹ Pour Peirce, un diagramme se définit par l'isomorphisme entre lui et ce qu'il représente : un diagramme est une structure graphique qui reproduit à l'identique les relations, quelles qu'elles soient, qui existent entre

27 : Agones, 2003.

28 : *Ibid*, p.128.

29 : *Ibid*, p. 313.

les éléments constitutifs d'un état de choses quelconque. En conséquence de quoi, pour Bouveresse, toutes les images qui vont au-delà du seul isomorphisme possèdent une ressemblance excessive, en tout cas inutile (voire parasite) : « la plupart des représentations ressemblent *plus* qu'il n'est nécessaire à ce qu'elles représentent, mais elles ne peuvent pas lui ressembler *moins* qu'il n'est nécessaire. »³⁰

En somme, Bouveresse réalise un double geste : ramener les propositions à des images spatiales ordinaires et parallèlement ramener l'espace ou la forme logique à un espace géométrique. Dès lors, états de choses, images et propositions sont homogènes ou commensurables, si bien qu'on peut projeter les structures des unes dans les autres et inversement. Seulement, en réalité, cette interprétation est loin de clarifier les choses. Pire, il semble que cette iconisation de la proposition et cette géométrisation de l'espace logique portent préjudice autant à la définition des images ordinaires qu'à celle des propositions.

2 . 2 . Objections : la proposition n'est pas un dessin

Il est possible de contester cette manière qu'a Bouveresse d'interpréter la thèse de Wittgenstein pour au moins quatre raisons.

Pour commencer, il est assez clair que bien des images ordinaires pâtissent de la confusion établie par Bouveresse entre l'iconicité des images et la diagrammaticité, puisque tout ce qui dans une image ne se bornerait pas à cette dernière se verrait ravalé au rang de propriété iconique superflue et même arbitraire. Autant dire que Bouveresse retire à toutes les images qui seraient par exemple un tant soit peu réalistes leur dignité d'image et ce au nom de l'iconicité elle-même. Que les images des peintres par exemple ne trouvent pas grâce aux yeux du physicien qui modélise un phénomène naturel, cela se comprend, mais pourquoi les modélisations, diagrammes par excellence, devraient-ils être la quintessence de l'iconicité ?

En second lieu, son analyse repose sur la négation de la radicale hétérogénéité qui existe entre forme logique et forme spatiale et donc entre structure logique et agencement spatial. Wittgenstein avait bien pris soin de distinguer la forme logique des (autres) formes de figuration, telle que la forme spatiale justement : « 2.181 - Si la forme de représentation est la forme logique, l'image est appelée image logique. 2.182 - Toute image est en même

30 : *Ibid*, p.127.

temps image logique. (Au contraire, toute image n'est pas spatiale.) »³¹ Si toutes les images sont des images logiques, bien que toutes les images ne soient pas seulement des images logiques (certaines sont par exemple spatiales en plus d'être logiques), alors toutes les images qui ont une forme de figuration spatiale (cas de bien des images ordinaires), ont une portée représentationnelle entravée par leur forme de figuration. Par conséquent, la réduction du logique au spatial géométrique est illégitime. Elle conduirait à exclure de la représentation propositionnelle des aspects de la réalité qu'on ne peut pas ramener à du spatial, alors même qu'on les décrit banalement dans des propositions. Que Roméo aime Juliette peut se dire dans la proposition « Roméo aime Juliette », mais si on fait entrer ce fait dans une forme logique réduite à des propriétés géométriques, il n'en restera plus que deux entités entre lesquelles on sera bien en peine trouver une relation géométrique qui reviendrait à cela que l'un aime l'autre. Parallèlement, du côté des propositions, réduire le logique au graphique, c'est renoncer à toute la richesse logique des propositions. Par exemple, entre « A aime B » et « A déteste B », ou entre « la terre tourne autour du soleil » et « le soleil tourne autour de la terre », il y a certes des différences graphiques, mais elles ne disent rien de la différence logique entre les prédicats « aimer » et « détester », ni de la différence cosmologique entre héliocentrisme et géocentrisme. Et spatialement, il n'y a aucune différence entre ces quatre propositions puisqu'elles sont toutes spatialement du type « aRb ».

En troisième lieu, en confondant espace logique et espace géométrique, Bouveresse franchit les limites du langage. Car en affirmant cela, non seulement la forme logique ne serait pas du tout logique puisqu'elle serait spatiale, mais en outre, il en donnerait une représentation, alors qu'une des thèses fortes de Wittgenstein, c'est précisément qu'une forme de représentation ne peut pas se représenter elle-même. Or, comme la forme logique est la forme ultime de la représentation, il n'existe aucune possibilité, ni iconique, ni discursive, de dire ce qu'elle est : elle se montre, mais ne se dit pas. La prétendre spatiale et issue des modélisations physico-mathématiques des ingénieurs, comme le fait Bouveresse, c'est aller au-delà du dicible, c'est trahir le langage. Parler de la forme logique en termes géométriques ne peut même pas valoir à titre de métaphore puisqu'une telle métaphore serait trompeuse dans son principe : elle supposerait une commensurabilité entre l'espace logique et l'espace géométrique, ce qui est nécessairement exclu. La forme logique, on peut constater ce qu'elle nous permet de représenter, iconiquement ou discursivement, mais on ne peut pas dire ce qu'elle est.

31 : *Ibid*, p. 39.

Enfin, plaquer comme il le fait l'organisation globale des images réduites à leur diagrammaticité, sur les propositions, fait perdre l'iconicité fonctionnelle des propositions, qu'il entend pourtant expliquer. En effet, Bouveresse ne manque pas de noter que l'iconicité fonctionnelle des images ordinaires vaut également pour les propositions : « Dire que la proposition doit être une image, c'est dire simplement qu'elle doit avoir un sens ; et « avoir un sens » est synonyme, dans le *Tractatus*, de « pouvoir être vrai ou faux ». »³² Mais comment les propositions pourraient-elles montrer ce sens, c'est-à-dire un état de choses, si pour y parvenir, il fallait passer par l'intermédiaire d'une iconisation de la proposition, qui consisterait à isoler la structure spatiale de sa composition scripturale, pour ensuite la projeter sur la réalité elle-même réduite à ses propriétés géométriques ? Et cela pour y retrouver sinon des faits, du moins des faits possibles, possédant par ailleurs toutes les formes possibles, y compris non spatiales ? L'ennui, c'est que cela ne correspond en rien à la simplicité de l'acte de la compréhension d'une proposition, c'est-à-dire au fait de voir ce qu'elle dit, de voir le sens qu'elle montre.

On ne peut donc que conclure de tout cela que Bouveresse ne parvient pas à rendre compte de la conception iconique de la proposition. Car, si on adoptait son point de vue, en fin de compte, certaines images (les images réalistes) n'en seraient plus vraiment et les propositions perdraient une bonne partie de leur portée figurative en adoptant une forme de figuration spatiale, ce qui leur coûterait en outre leur iconicité fonctionnelle. Et tout cela pour une simple raison : le principe même de la démarche de Bouveresse revient à nier ce qu'elle tente d'expliquer. Lorsque Wittgenstein dit que les propositions sont des images, il ne veut pas dire que les propositions sont à faire entrer dans l'ordre des images, ordre en dehors duquel elles se trouveraient encore, il dit au contraire que les images étant définies comme il l'a fait, les propositions sont nécessairement des images. Il n'est donc pas du tout utile de redéfinir les propositions en fonction des diagrammes des physiciens érigés en modèles de l'iconicité, comme le fait Bouveresse. Il s'agit à l'inverse de comprendre comment, l'iconicité étant ce qu'elle est, les propositions sont *d'ores et déjà* des images. Pour le dire autrement, l'iconicité ou la qualité d'image n'est pas le propre des images ordinaires, elle est un genre au sein duquel on trouve deux espèces, les images ordinaires et les propositions. On se trompe donc lorsqu'on cherche à faire entrer les propositions dans l'espèce des images ordinaires.

2 . 3 . Le problème : dans la proposition, logique et iconique s'excluent

32 : *Ibid*, p. 126.

Rappeler qu'il ne faut pas confondre la forme logique et les formes de représentation propres aux images ordinaires, comme la forme spatiale, cela permet sans doute de ne pas géométriser indûment l'espace logique, mais en retour, cela semble poser un problème : si la proposition se voit refuser le statut d'image en tant qu'image spatiale, si la proposition doit être formellement distinguée d'un dessin en somme, que peut-il bien lui rester *d'iconique* ? Ne doit-on pas reconnaître qu'en refusant aux propositions toute possibilité d'avoir une forme spatiale en plus d'une forme logique, on leur interdit tout simplement d'être des images ? Seulement, puisque les propositions sont capables de montrer des états de choses de toute sorte, sans restriction de structures ou de formes, il est tout à fait nécessaire que la forme commune à la proposition et à un état de choses quelconque soit la forme logique et elle seule puisque qu'elle est la seule à même de représenter toute la réalité, sans restriction. Or, en dépit de cela, Wittgenstein affirme que : « 2.181 - Si la forme de représentation est la forme logique, l'image est appelée image logique. »³³ Mais en quoi donc une proposition dont la forme est nécessairement logique est-elle une *image* ? La question de l'iconicité de la proposition est donc de savoir comment une proposition peut être en même temps *logique* et *iconique*. Et toute la difficulté de la question, c'est que logique et iconique semblent s'exclure. Pour que la proposition puisse montrer tout le possible sans restriction, elle ne doit pas être prise dans une forme de représentation « figurative » ou « iconisante » (comme la forme spatiale notamment) parce que pour peu qu'une autre forme que la forme logique elle-même intervienne, elle ne pourrait manquer de restreindre la portée représentationnelle de la proposition. Inversement, pour que la proposition soit une image, il est nécessaire qu'elle soit une combinaison d'éléments identifiable à celle d'un état de choses, ce qui semble exiger d'elle une forme figurative ou iconique. Cette difficulté se résume donc à ceci : comment une proposition peut-elle être une image logique ?

La solution qu'on peut donner à ce problème semble être la suivante : au lieu comme le fait Bouveresse, de ménager un terrain commun aux images et aux propositions en réduisant le logique au géométrique afin de permettre au premier d'être projeté dans la forme graphique de la proposition, il convient de constater que la proposition transcende sa forme graphique en tant qu'elle exprime une pensée et à partir de là que toute structure logique pensable est en tant que telle projetable et donc iconique. En somme, il n'y a

33 : *Tractatus*, p. 39.

aucune réduction à opérer entre la logique et l'iconicité dans la mesure où penser une proposition, c'est la projeter comme telle, tant est si bien que, dans la proposition, logique et iconique sont du même ordre.

2 . 4 . La levée d'un obstacle : la proposition ne se réduit pas à sa forme spatiale

Ce qui explique que Bouveresse a ramené le genre entier des images à une de ses espèces (les images ordinaires), c'est certainement la dimension graphique des propositions qui invite à leur conférer une forme de figuration seulement spatiale. Or est-ce bien le cas ? La proposition est-elle *essentiellement* attachée à cette forme spatiale ? En réalité, il y a tout lieu d'en douter. Car, observons que si la proposition peut sans doute se rencontrer sous une forme écrite et donc graphique, elle peut aussi être prononcée oralement, sous une forme sonore, *sans rien perdre de sa capacité à montrer son sens*. Une proposition n'est donc pas fonctionnellement assujettie à une forme de figuration quelconque, elle est seulement tenue dans le cadre de la communication intersubjective d'avoir une forme accessible à la perception. La capacité de la proposition à représenter un état de choses, à montrer son sens est indifférente à la forme sensible sous laquelle elle se présente, ce qui la libère absolument de toute forme « figuratives » ou « iconisantes » spécifique, mais non de toute forme sensible. En conséquence, une proposition peut être graphique sans pour cela être astreinte à ne pouvoir représenter que des situations spatiales ou réduites à leur dimension spatiale. Quel que soit l'aspect sensible sous lequel elle se présente, l'étendue représentationnelle de son iconicité n'en est pas affectée. Ce n'est pas par ou dans sa forme sensible spatiale ou sonore qu'elle fonctionne comme une image, mais indépendamment d'elle.

Mais une fois qu'on a mis fin à la confusion entre la dimension nécessairement sensible de la proposition et son appartenance à une forme de figuration spatiale (ou sonore), on est certes parvenu à arracher la proposition à des formes de figuration qui en limitent la portée représentationnelle (puisque le spatiale par exemple ne peut figurer que du spatial), mais on n'a pas encore expliqué en quoi la proposition est une image. D'autant moins que ne pas être une image spatiale ou sonore, cela pourrait vouloir dire ne pas être une image du tout. Inversement, c'est peut-être justement parce qu'elle ne serait pas une image (faute de forme iconique) que la proposition est logique. En effet, il semble que c'est une fois débarrassée de toute forme de figuration « iconisante » que la proposition semble pouvoir être pleinement d'ordre logique (c'est-à-dire réductible à des relations déterminées

entre des entités quelconques et qu'on peut exprimer dans un symbolisme formalisé). On se retrouve dès lors avec le même problème que celui qui a été posé plus haut, mais à l'envers. A savoir : comment une proposition qui ne peut plus en aucun cas être comparée à une image ordinaire peut-elle *quand même* être une image ?

Plus exactement, et là est le point essentiel, le problème tel qu'il se pose à présent, c'est-à-dire à l'envers, doit être posé différemment. La question qui se pose en effet n'est pas de savoir comment une proposition qui n'est pas du même ordre qu'une image ordinaire peut quand même être une image, mais en quoi elle en est une nécessairement ? Il ne faut pas perdre de vue en effet ce qui a été établi d'emblée : une image est définie autant par sa constitution que par sa fonction, elle est à la fois isomorphe à ce qu'elle représente et elle montre son sens, c'est-à-dire justement l'état de choses ce qu'elle représente. Or dès lors qu'on admet qu'une proposition se comprend, c'est-à-dire qu'elle montre son sens (quand bien même on n'aurait pas encore une idée bien précise de ce que veut dire : « comprendre le sens d'une proposition »), il est nécessaire que cette iconicité fonctionnelle repose sur une iconicité constitutionnelle : si la proposition se comprend alors elle est une image d'abord en tant qu'elle montre son sens et ensuite parce que, ce faisant, elle le fait nécessairement en vertu de son organisation interne et des relations avec ce qu'elle représente. *Car elle ne pourrait pas montrer son sens sans reproduire l'agencement qu'elle montre.* Mais c'est justement cela qui pose problème : comment une proposition peut-elle reproduire un agencement réel ou possible d'une nature quelconque sans recourir à une forme de figuration « iconisante », c'est-à-dire sans être un agencement d'entités plastiques (ou sonores) ? Question qui revient à celle-ci : comment la forme logique, en tant que forme commune à la réalité et aux propositions douées de sens, peut-elle faire de toutes les propositions les *répliques* de ce qu'elles décrivent ?

2 . 5 . L'intervention d'un troisième terme : la pensée

Il semble que la réponse qu'on peut tirer du *Tractatus* à ces questions est la suivante : la proposition montre son sens, elle est une image de la réalité en tant qu'elle exprime une pensée qui elle-même ne peut pas avoir une autre forme que la forme logique qui est la forme même de la réalité. En effet, tant qu'on en reste à une relation directe entre propositions et états de choses, on ne peut comprendre en quoi les premières sont les images des secondes. Pour le comprendre, il faut l'intervention d'un

troisième terme : la pensée qui sert d'articulation entre propositions et réalité.

2 . 5 . 1 . La proposition exprime une pensée sous la forme d'un signe articulé dont la structure est celle d'un état de choses

A vrai dire, la pensée était déjà présente : si fonctionnellement, une image en général et une proposition en particulier montre son sens, cela signifie qu'elle s'adresse à quelqu'un qui est susceptible de la comprendre, c'est-à-dire de saisir l'état de choses qu'elle montre. Or, cette saisie, cet acte de compréhension est un acte de la pensée. Mais la présence de la pensée ne se limite pas cela, elle se remarque aussi lorsqu'elle s'exprime dans une proposition. « 3.1 - Dans la proposition la pensée s'exprime pour la perception sensible. »³⁴ On le voit, l'enjeu de l'expression est de donner à la pensée une forme sensible, c'est-à-dire adaptée à la communication. Mais la dimension sensible (graphique ou sonore) ne doit pas dissimuler l'essentiel : la proposition est avant tout quelque chose d'organisé. « 3.14 - Le signe propositionnel consiste en ceci, qu'en lui ses éléments, les mots, sont entre eux dans un rapport déterminé. Le signe propositionnel est un fait. 3.141 - La proposition n'est pas un mélange de mots. (De même que le thème musical n'est pas un mélange de notes). La proposition est articulée. »³⁵ Une proposition n'exprime une pensée que si elle est organisée, structurée, c'est-à-dire sous la forme d'un agencement d'éléments linguistiques.

Mais que veut dire exprimer une pensée ? Exprimer une pensée, c'est parler d'un état de choses, c'est d'une manière ou d'une autre décrire un état de choses. Comment ? Par une *projection* : « 3.11 - Nous usons du signe sensible (sonore ou écrit, etc.) de la proposition comme projection de la situation possible. La méthode de projection est la pensée du sens de la proposition. »³⁶ On pourrait croire que ce paragraphe signe le retour de la relation spatiale de projection géométrique des états de choses dans les propositions, mais en réalité il n'en est rien. Quand la pensée s'exprime dans une proposition, elle organise le fait de la proposition de manière à reproduire l'organisation de la situation qu'elle décrit. C'est cette reproduction qui est une projection. Elle n'est donc pas géométrique ou spatiale : ce qui est projeté, c'est la structure (objective) de l'état de choses sous la forme de la structure (linguistique) de la proposition.³⁷ Ce qui est projeté,

34 : *Ibid*, p. 41.

35 : *Ibid*, p. 42.

36 : *Ibid*.

37 : En réalité, que cette structure de l'état de choses soit objectivement la sienne ou qu'elle soit celle qu'on lui prête par l'acte même de le décrire, par les catégories dont on se sert et la manière de les organiser,

c'est le sens. Plus exactement, ce qui est projeté, c'est ce qui fait que la proposition a un sens pour celui qui l'exprime. Et donc en principe pour celui qui la comprend. Car, la projection fonctionne dans les deux sens : elle consiste aussi bien à projeter la structure d'un fait dans une proposition (lorsqu'on décrit discursivement ce fait, c'est-à-dire lorsqu'on exprime sa pensée) qu'à projeter la structure de la proposition dans un état de choses (ce qu'on fait lorsqu'on comprend le sens d'une proposition). Mais dans les deux cas, la projection en question n'est pas spatiale, elle concerne des structures qu'on reproduit (lorsqu'on s'exprime) ou qu'on voit (lorsqu'on comprend).

2 . 5 . 2 . La proposition est iconique et logique en même temps

A présent, nous tenons la solution. La proposition prise comme fait (comme ensemble articulé de mots) exprime une pensée en répliquant la structure de ce qu'elle décrit et se comprend par là même. Comme l'organisation de la proposition en tant que fait est un agencement déterminé d'entités, une structure faite de relations déterminées entre des signes linguistiques, *cette structure est à la fois logique et iconique*. Logique parce que réductible sans perte à des relations logiques (on peut paraphraser toutes les propositions du langage ordinaire dans la logique formelle) et iconique parce que projetable sans transformation d'aucune sorte dans un autre fait (c'est l'isomorphisme propre à l'iconicité).

Soit la proposition : « Le soleil tourne autour de la terre ». Bien que fausse, elle se comprend, elle montre son sens. Mais elle ne le montre pas en tant qu'image spatiale de ce dont elle parle. Elle n'est pas un dessin de ce qu'elle montre. Comment le montre-t-elle alors ? Elle le montre dès lors que la proposition n'est pas prise comme quelque chose dont l'organisation répond à des impératifs spatiaux (relatifs au positionnement spatial de l'écriture sur une feuille), à des impératifs graphiques (relatifs à la calligraphique), à des impératifs grammaticaux (ceux de la grammaire ordinaire), mais en tant que la proposition, par-delà tous les impératifs qui règlent son mode d'apparition sensible, exprime ou présente une structure logique comportant deux éléments (« soleil » et « terre ») liées par le prédicat « être en orbite autour de ». Cette structure est portée par ce qui la rend sensible, mais elle transcende ses modalités particulières d'apparition sensible (la proposition pourrait être prononcée au lieu d'être écrite ou écrite dans une autre langue, sans que sa structure s'en trouve changée). Or, c'est comme telle, en tant que structure

est une question ouverte.

logique indépendante de son mode d'apparition que la proposition montre son sens : c'est cette structure qui est iconique. En effet, elle est projetable sur un état de choses et ce faisant, elle le montre, pour peu qu'on sache ce que dénote par convention « terre » et « soleil » et ce que signifie « être en orbite autour de » indépendamment de tout dénoté. La proposition est un fait, elle est articulée, mais pas sous la forme sensible sous laquelle elle apparaît, elle est logiquement articulée et c'est à ce titre qu'elle est iconique.

La proposition rend sensible (sous une forme linguistique) une structure logique qui est la réplique de la structure d'un état de choses, quelle que soit sa forme d'existence (spatiale, sonore, mentale...).

2 . 5 . 3 . Le signe propositionnel est une actualisation sensible de l'image logique

Le régime de l'iconicité de la proposition n'est pas celui des images ordinaires parce que la proposition bien que sensible n'est pas une image en tant qu'elle est sensible. Voilà pourquoi il faut bien faire la différence entre la proposition et son mode d'apparition sensible, c'est-à-dire entre ce que Wittgenstein appelle respectivement la proposition et le signe propositionnel. « 3.12 - Le signe par lequel nous exprimons le pensée, je le nomme signe propositionnel. Et la proposition est le signe propositionnel dans sa relation projective au monde. »³⁸ La relation qui concerne la proposition dans son rapport à la réalité est strictement iconique : la proposition est d'un point de vue logique la réplique par isomorphisme de l'état de chose qu'elle représente. En revanche, en ce qui concerne la relation entre le signe propositionnel et la proposition, entre la dimension sensible de la proposition et cette même proposition comprise comme structure logique et iconique (comme image logique), on a affaire à une relation par laquelle le signe iconique est une actualisation plus ou moins contingente dans ses manifestations sensibles de la proposition (de l'image logique).³⁹ Le signe propositionnel peut être, comme on l'a vu, écrit ou prononcé, il peut être bien ou mal écrit, être formulé dans différentes langues..., il n'en est pas moins l'expression de la même proposition ou l'expression de la même pensée.

38 : *Ibid*, p. 42.

39 : Il existe entre elles la même relation que celle que les linguistes nomment la relation entre un type et un token (ou occurrence du type). Bien que le type ne se donne jamais autrement qu'à travers ses diverses occurrences, aucune d'entre elles ne peut prétendre avoir le monopole de son actualisation. Mieux, les diverses occurrences du même type peuvent varier considérablement de l'une à l'autre, sans cesser (jusqu'à un certain point naturellement) d'être des actualisations du même type. Par exemple, une lettre d'un mot peut être écrite d'une infinité de manières différentes tout en restant la même lettre, dès lors que chacune des occurrences actualise d'une manière ou d'une autre la lettre type sans s'en écarter à l'excès. Cette relation est tout à fait distincte de l'iconicité qui repose elle sur l'isomorphisme.

Ce flottement du signe propositionnel par rapport à ce qu'il exprime implique qu'il est nécessairement dans un rapport ambivalent à ce qu'il exprime : il le révèle autant qu'il le dissimule et le trahit. D'une part le signe propositionnel exprime le sens de la proposition puisqu'on ne peut rendre compte d'une pensée (d'une image logique) que sous une forme sensible, donc graphique ou sonore (voire même, on ne peut avoir de pensées qu'en les exprimant dans des signes). D'autre part, ces mêmes signes risquent de trahir et de dissimuler ce qu'ils ont pour charge d'exprimer. En effet, en tant qu'ils sont graphiques ou sonores, les signes propositionnels sont soumis à des contraintes propres à leurs formes sensibles, contraintes qui ne conviennent pas nécessairement à l'expression des pensées, au risque de les trahir. Soit en ne permettant pas d'exprimer certaines structures logiques néanmoins pensables, soit (si on n'admet pas que des pensées soient possibles en dehors de toute expression) au sens où les signes propositionnels ne peuvent pas échapper à l'ambiguïté, l'ambivalence, la plurivocité aussi correctement formulés soient-ils. C'est de cette manière qu'on peut interpréter ce paragraphe du *Tractatus* :

« 4.002 - (...) La langue usuelle est une partie de l'organisme humain, et n'est pas moins compliquée que lui.

Il est humainement impossible de se saisir immédiatement, à partir d'elle, de la logique de la langue.

La langue déguise la pensée. Et de telle manière que l'on ne peut, d'après la forme extérieure du vêtement, découvrir la forme de la pensée qu'il habille ; car la forme extérieure du vêtement est modelée à de tout autres fins qu'à celle de faire connaître la forme du corps.

Les conventions tacites nécessaires à la compréhension de la langue usuelle sont extraordinairement compliquées. »⁴⁰

On comprend dès lors pourquoi il est souvent nécessaire et toujours plus commode de procéder à une réécriture des propositions de la langue ordinaire dans la langue formalisée de la logique : pour mettre à jour, par une forme graphique adaptée à cet usage, la structure logique de la proposition en tant que réplique de la structure d'un état de choses. C'est pour rendre plus manifestement *iconique* les propositions qu'elles doivent être paraphrasées avec des symboles et une syntaxe *logiques*. Non que les propositions de la langue ordinaire ne soient pas déjà iconiques, mais elles le sont souvent de manière

40 : *Ibid*, p. 50.

ambiguë parce que les règles de la grammaire ordinaire autorisent ou rendent obligatoires des constructions donnant lieu à des images susceptibles d'être mal comprises.⁴¹

2 . 5 . 4 . La proposition est une image sans figuration

A présent, il apparaît que les paragraphes qui avaient été invoqués pour justifier une interprétation qui s'est révélée impossible, peuvent être compris tout à fait différemment et d'une manière parfaitement conforme à cette nouvelle interprétation.

« 3.1431 - L'essence du signe propositionnel devient très claire lorsque nous nous le figurons comme composé d'objets spatiaux (tels des tables, des chaises, des livres) au lieu de signes d'écriture. La position spatiale respective de ces choses exprime alors le sens de la proposition. »⁴²

« 4.011 - À première vue, la proposition - telle qu'elle est imprimée sur le papier, par exemple - ne paraît pas être une image de la réalité dont elle traite. Mais la notation musicale, à première vue, ne paraît pas être non plus une image de la musique, ni nos signes phonétiques (les lettres) une image des sons de notre langue. Et pourtant ces symbolismes se révèlent bien comme étant, même au sens usuel du mot, des images de ce qu'ils présentent.

4.012 - Il est patent que nous percevons une proposition de la forme « aRb » comme une image. Il est patent qu'ici le signe est une métaphore du dénoté. »⁴³

« 4.016 - Pour comprendre l'essence de la proposition, pensons aux hiéroglyphes qui représentent les faits qu'ils décrivent. À partir d'eux, a été créée l'écriture

41 : C'est faute de faire les distinctions nécessaires entre ce qui relève de la pensée qui s'exprime dans la langue et ce qui appartient à la langue, entre l'image logique et son apparition sensible qu'on peut être conduit à réduire les signes propositionnels à leur forme spatiale ou sonore. C'est exactement ce qui se produit lorsqu'on prend les propositions pour des diagrammes, comme on la vu. Au lieu de passer par la structure logique que le signe propositionnel exprime, on veut passer directement du signe à la réalité, par un raccourci. Cette manière de saisir les signes propositionnels est une forme de cratylisme : le signe est compris comme la réplique directe des états de choses, que ce soit sous la forme de diagrammes, d'idéogrammes ou d'onomatopées. Bien que cette interprétation ne permette pas de comprendre en quoi une proposition est une image, elle suggère qu'il existe une autre expressivité de la langue que son expressivité logique, une expressivité fondée sur la dimension sensible du signe propositionnel, celle qu'on voit éclore dans la calligraphie ou les idéogrammes comme dans la pratique poétique qui consiste à ajouter (ou à substituer) à la parole sensée une capacité expressive basée sur les sons, les rythmes et les tonalités de la voix.

42 : *Ibid*, p. 42.

43 : *Ibid*, p. 51 et suiv.

alphabétique, sans que soit perdu l'essentiel de la représentation. »⁴⁴

Ce n'est pas à la manière des images ordinaires que les propositions sont des images, mais par un effort de dépassement de leur dimension sensible immédiate dans le but de saisir la structure logique et iconique qu'elles expriment. Comprendre l'essence de la proposition, ce n'est pas la réduire à du spatial, c'est ne pas la réduire à des mots écrits, à sa dimension scripturale. Or, en remplaçant les signes de la proposition par des objets spatiaux, en convertissant la composition graphique de la proposition en composition spatiale, ce qu'on met en évidence c'est précisément l'importance des positions respectives des entités, c'est-à-dire la structure, l'organisation, l'agencement, qui est aussi bien logique qu'iconique. De même, ce que suggère le paragraphe 4.011, c'est que les partitions musicales et la transcription alphabétique des sons des langues parlées (les phrases écrites de ce point de vue ne sont que des sortes de partitions des phrases prononcées) sont des images en ce sens qu'elles transcrivent fidèlement des variations sonores, qu'elles reproduisent des suites de sons. Leur iconicité n'est pas fondée sur une ressemblance externe, mais interne, structurale. Par comparaison, les propositions sont des images dans la mesure où leur aspect graphique sans être la réplique visuelle ce dont elles parlent réplique les structures logiques des états de choses qu'elles décrivent. La forme des propositions est donc la forme logique et non pas la forme spatiale. La dimension graphique des propositions est l'expression visuelle d'un agencement logique qui est la réplique de la structure logique qu'on retrouve dans un état de choses dont la forme d'existence (spatiale, sonore ou tout ce qu'on voudra) est indifférente. C'est aussi en ce sens qu'on peut comprendre le paragraphe très surprenant de prime abord sur les hiéroglyphes. Alors qu'on pourrait penser que l'abandon de ces idéogrammes au profit de la notation alphabétique a fait perdre à l'écriture sa dimension iconique, Wittgenstein prétend que l'essentiel en a été préservé. Mais cela se comprend si on voit dans le passage à l'écriture alphabétique une mise en évidence plus nette de la dimension logique de la proposition puisque cette notation la dépouille de formes de figuration iconiques restrictives ou inessentiels. C'est ce même rapprochement entre logique et iconique que réalise la formalisation logique des propositions de la langue ordinaire.

On le voit donc, plus rien ne s'oppose à ce qu'une proposition, bien que toujours présente sous une forme sensible, soit une image logique, c'est-à-dire une structure dont les relations déterminées sont réductibles à des relations logiques, structure qui est la

44 : *Ibid*, p. 52.

réplique de l'agencement d'une situation donnée. Il suffit pour cela d'admettre que la relation logique entre les termes n'est pas réductible à la relation graphique ou scripturale entre les mots écrits et que les relations entre les éléments qui composent l'image et l'état de choses, sont entièrement réductibles à des relations logiques. Car ainsi, ce n'est pas la proposition écrite qui est l'image de la situation, c'est la structure logique qu'elle *exprime* qui l'est : cette structure est isomorphe à celle de l'état de choses. Autrement dit, et contre toute attente, les propositions sont des images de la réalité précisément quand elles ne sont pas saisies par leur dimension sensible, notamment graphique. Une proposition est une image, elle montre son sens dans la mesure même où elle n'est pas iconisante ou figurative. La figurativité de la proposition est dépourvue de toute espèce de figure. La proposition est une image sans figuration. Ce n'est pas qu'elle serait iconique fonctionnellement mais pas par son organisation, ce n'est pas qu'elle montrerait son sens, en étant dépourvue d'une structure isomorphe à ce qu'elle représente. La proposition est iconique fonctionnellement autant qu'elle l'est par sa constitution, mais du point de vue de sa constitution, son iconicité en tant qu'image logique vaut par-delà toutes ses manifestations sensibles, bien qu'elle ne soit pas possible (et en tout cas pas communicable) sans elles. Il n'est donc absolument pas possible de la comparer en quoi que ce soit à une image ordinaire, bien qu'elle ne soit pas moins iconique qu'elle.

3 . En guise de conclusion : qu'est-ce que comprendre une proposition ?

En s'expliquant en quoi une proposition est une image de la réalité, on a également, sans le vouloir, éclairci en quoi consiste comprendre une proposition. Comprendre, c'est voir ce qu'une proposition montre, c'est voir son sens, c'est-à-dire un état de choses. Sachant qu'une proposition est d'abord et avant tout un ensemble de signes graphiques ou sonores, comment fait-on pour passer de cet ensemble à la « vision » d'un état de choses ? Nécessairement, cela suppose de convertir les éléments graphiques ou sonores en signes linguistiques, mais aussi l'agrégat des signes linguistiques en proposition, c'est-à-dire en une structure logique qui puisse, comme toutes les images, correspondre avec la réalité par une projection. Ce n'est que de cette façon que de simples signes sensibles vont pouvoir toucher la réalité, à la façon d'une antenne d'insecte, comme le dit Wittgenstein d'une manière énigmatique.

« 2.1514 - La relation représentative consiste dans les correspondances des

éléments de l'image et des choses.

2. 1515 - Ces correspondances sont pour ainsi dire les antennes des éléments de l'image, par le moyen desquelles celle-ci touche la réalité. »⁴⁵

Cela ne peut se faire, en premier lieu, que grâce aux conventions linguistiques qui associent de manière arbitraire des signifiants à des signifiés et qui règlent, là encore de manière arbitraire, l'agencement syntaxique des signes. Ce n'est que de cette manière qu'on peut dépasser un ensemble signifiant en phrase dotée d'une signification. Pour beaucoup, il n'y a plus rien d'autre à faire pour que la phrase ait un sens et qu'elle se comprenne. Pour beaucoup, le sens ne tient qu'à des conventions arbitraires. Néanmoins, ce que Wittgenstein affirme permet de voir qu'il n'en est rien. Que les mots en tant que signes linguistiques associent un signifiant et un signifié, cela leur confère une signification, mais aucun sens. Tout d'abord parce que le sens ne se joue pas au niveau des mots, mais de la phrase, ensuite parce que le sens n'est pas immanent aux signes, il se montre dans un état de choses. Une fois qu'on a saisi un signifié à travers son signifiant, on a saisi un concept, mais pas le référent du signe. On a un signe qui signifie mais qui ne parle de rien, qui n'a pas de contact avec la réalité. Il est donc aussi nécessaire qu'insuffisant d'en passer par les conventions linguistiques pour comprendre le sens d'une proposition. Encore faut-il justement faire de la phrase une proposition : parvenir à organiser *logiquement* l'ensemble des éléments linguistiques qui la composent de manière à ce que cette organisation corresponde à la structure ou à l'agencement d'un état de choses. Autrement dit : donner à la phrase une valeur logique, c'est-à-dire la mettre en état de représenter quelque chose au-delà d'elle. Par logique, il faut donc entendre ce qui a trait aux relations entre les mots de la phrase en tant qu'elles répliquent des relations entre les entités réelles (ou supposées telles) que ces mêmes mots dénotent. Par logique, il faut entendre ce qui concerne *conjointement* les relations entre des mots et les relations entre des choses. La logique n'est donc pas réductible à la grammaire ou à la syntaxe qui règlent l'organisation interne des phrases parce que ni l'une ni l'autre ne cherchent à répliquer quoi que ce soit d'extérieur. La logique n'est pas non plus inhérente à la réalité, la règle à laquelle elle serait soumise. La logique, c'est la condition d'une confrontation entre discours et réalité. C'est du reste ce que dit Wittgenstein lorsqu'il affirme que la forme logique est la forme commune à la proposition et à la réalité.

45 : *Ibid*, p. 39.

Pour convertir la phrase en proposition, il faut y distinguer deux types d'éléments : les mots qui désignent des entités (les noms au sens large) et les mots qui établissent des relations entre les premiers (les groupes verbaux, là encore en un sens large). Convertir la phrase en proposition, cela consiste dès lors à attribuer par convention des dénotés précis aux noms et à concevoir les groupes verbaux comme l'expression de relations qui existent ou sont supposées exister entre les dénotés.⁴⁶ Dès lors, on est en mesure de comprendre la phrase : convertie en proposition, elle montre par son organisation logique une situation qui pourrait exister telle que la proposition la représente. Comprendre une proposition, c'est donc être en mesure de projeter l'organisation logique de la proposition dans un état de choses. Autrement dit, une proposition se comprend en tant que, précisément, elle est une image de la réalité. Tant qu'elle n'est pas une image, elle ne peut être comprise. Pour comprendre une proposition, il ne faut donc pas être seulement capable de la lire, de saisir la signification des mots qui la composent, il faut être capable de voir ce qu'elle montre, ce qui veut dire faire de la phrase une image. Comprendre une proposition, c'est donc bien se « figurer » ce qu'elle veut dire ou montrer, sans cependant recourir à la moindre figuration spatiale.

Dans la mesure où il existe deux conditions par lesquelles une phrase peut être convertie en proposition, les conventions et la projection, on peut justement comprendre pourquoi il existe deux manières de comprendre une phrase : celle qui consiste à saisir la structure de la phrase et à deviner ce qu'elle dénote et celle qui consiste à saisir les dénotés de la phrase et à deviner leur organisation logique. Comprendre, c'est soit remplir des vides en réalisant une structure, soit mettre de l'ordre en structurant des entités réelles. La compréhension n'est que partielle lorsqu'elle en reste à la combinaison ou à la dénotation, lorsqu'elle n'est que « logique » ou que « visuelle », grammaticale mais aveugle ou voyante mais chaotique. Pour être complète, elle doit faire de la phrase une proposition complète, c'est-à-dire une image logique qui est autant image que logique.

C'est en tout cas ce à quoi on espère être parvenu avec la phrase : « La proposition

46 : Il faut préciser que les conventions par lesquelles on attribue un dénoté à un nom ne sont pas du même ordre que les conventions linguistiques. Les conventions linguistiques associent un signifiant (une image acoustique selon Saussure) avec un signifié (un concept), tandis que les autres associent un signe linguistique complet (un signifiant et un signifié) à un référent ou dénoté, c'est-à-dire à quelque chose qui appartient à la réalité. C'est ainsi que le même dénoté peut ne pas être désigné par le même mot, selon la langue que l'on parle. Et c'est aussi ainsi que le même mot peut avoir, selon les circonstances, des dénotés différents. Pour le reste, ces conventions sont du même ordre : elles sont toutes les deux arbitraires au sens où il n'existe pas plus de raison d'associer un signifiant donné avec un signifié quelconque que de raison d'associer tel nom avec telle chose. Quant aux relations établies par les groupes verbaux, elles ne sont pas établies par convention. Certes, les mots qui composent ces groupes verbaux ont des significations linguistiques conventionnelles, mais elles ne sont pas conventionnelles d'un point de vue logique : la logique n'est pas une convention.

est une image de la réalité. ».

Auteur : Jean-François Devillers

Date de publication : mars 2018

Liens de publication :

www.moncoursdephilo.com

<https://theoriesdesimages.wordpress.com/>

Contact : jf.devillers@gmail.com